

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°75 – juin-juillet 2018

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE



Dans le parc du château, à Oberwiederstedt.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

VERS NOVALIS

« C'est à vrai dire une chose un peu extravagante que parler et écrire ; la conversation n'est qu'un jeu de mots. L'erreur la plus commune c'est que les gens croient parler pour exprimer les choses elles-mêmes. Le secret du langage, qui est de parler pour parler,

tous l'ignorent. Voilà pourquoi le langage est un mystère si merveilleux et si fécond. Quand quelqu'un parle seulement pour parler, il exprime précisément alors les idées les plus belles et les plus originales. Mais qu'il se mette à parler d'un objet déterminé aussitôt la langue lui fourche et le voilà à débiter des sottises. De là, provient la haine des gens posés pour le langage. Ils remarquent ses mauvais tours mais ne s'aperçoivent pas que le méprisable bavardage en est l'aspect le plus sérieux. Si on pouvait seulement, leur mettre dans la tête qu'il en est du langage comme des formules mathématiques – elles constituent un monde qui se suffit. Elles ne jouent qu'avec elles-mêmes, n'expriment rien d'autre en leur merveilleuse essence, et c'est justement là ce qui les rend si expressives, ce qui les fait commander à l'étrange jeu de rapports des choses. Par leur liberté, elles sont des organes de la nature et dans leurs libres mouvements s'exprime l'âme du monde qui en fait une mesure et un délicat abrégé de l'univers. Ainsi en est-il du langage. Quiconque a un fin sentiment de son doigté, de sa cadence et de son esprit musical, quiconque sent la parole intérieure s'activer, quiconque laisse sa langue ou sa main suivre ses impulsions, celui-là sera un prophète ; au contraire, quiconque sait tout cela sans avoir pour la parole une oreille et un sens inspirés, pourra bien écrire des vérités comme celles-ci, mais, jouet du langage, sera tourné en dérision comme Cassandre par les Troyens. Si je crois avoir ainsi montré clairement l'essence et la fonction de la poésie, je sais néanmoins que nul ne peut les comprendre et que j'ai dit une absurdité en le disant, puisque de mon dire ne naît aucune poésie. Mais si c'était plus fort que moi de parler ? et si cet instinct de parler était le signe de l'inspiration, de l'opération du langage en moi ? et si ma volonté ne pouvait vouloir que ce qui s'empare de moi à toute force, ainsi cela se trouverait être poésie, poésie à mon insu et contre mon attente, et révéler un secret du langage. Et je serais alors un écrivain de vocation, car l'écrivain n'est sans doute qu'un inspiré du langage »

Le poète est un inspiré du langage. Cette formule revient à plusieurs reprises. L'esprit déchu vit en marge de lui-même. Les trouvailles de mots et d'images, le simple jeu des paroles entre elles (jouer, c'est expérimenter avec le hasard) le découvrent et l'inventent. Pour Novalis, écrit un commentateur, les mots eux-mêmes pensent, peignent ou sentent. Le hasard tente dans les mots les lendemains de ma liberté. Le poète découvre des symptômes a priori (les mots appartiennent aux symptômes)... (III, 19). Aussi le poète adore-t-il le hasard... (III, 4). Il se sert de mots comme de touches musicales et toute la poésie se réduit à une association libre

d'idées, à une production spontanée, arbitraire, idéale de hasard (II, 300).

A quoi reconnaît-on que cette prière au hasard a été exaucée ? Les vraies inspirations, les vrais évangiles, les vrais oracles se distinguent des élucubrations à leur inimitable force, à leur pénétrante indivisibilité (IV, 41). Qui parle vrai est plein de vie éternelle (IV, 4).

L'inspiration dans l'idéalisme magique est la plus miraculeuse et la plus naturelle des opérations. Le Moi idéal, l'esprit universel ne peuvent pas ne pas hanter chaque esprit individuel.

... Il y a en nous certaines imaginations qui ont un caractère hors de pair, car elles sont accompagnées du sentiment de la nécessité, sans que pourtant rien d'extérieur ne les nécessite. Nous avons l'impression de prendre contact avec un esprit inconnu qui nous entretient merveilleusement des plus évidentes pensées. Cet esprit est homogène à notre esprit, car son action, au lieu de nous mécaniser du dehors, nous fomente et nous libère. Ce fait ne se laisse pas expliquer. On l'éprouve ou on ne l'éprouve pas. L'homme supérieur seul l'éprouve (II, 184).

Ailleurs, cet entretien avec soi est présenté comme une inspiration amoureuse... S'il y a, intérieur au Moi, un vrai Toi, il en résulte une liaison au plus haut degré spirituelle et sensible, et le plus violent amour peut s'ensuivre... Le génie résulte de ce pluriel intérieur. Les secrets de ce commerce amoureux sont encore mal connus (II, 197).

Au fond, l'esprit, en sa génialité magique, dispose souverainement du langage, microcosme composé de signes visibles et de sons, et du macrocosme, qui n'est lui aussi qu'un moyen de libre expression (IV, 174).

... Le sens de la poésie, on le voit, est proche parent du sens prophétique et du sens religieux, du délire en général : le poète ordonne, combine, choisit, invente, sans qu'il puisse dire pourquoi il procède ainsi et pas autrement (II, 299). L'universelle spiritualité garantit le jeu poétique du conte et du roman, et le jeu cosmique de ce conte et roman qu'est l'histoire de l'univers en liberté.

Mais, avons-nous vu, l'universelle spiritualité requiert l'universel symbolisme. Rien n'existe, que des symboles. La nature elle-même est un mythe de l'esprit. L'esprit humain pense naturellement par mythes, comme il rêve. La magie de l'esprit qui engendre les mythes reproduit le secret de l'esprit qui engendre la nature : l'esprit ne se réalise qu'en s'extériorisant, le visible est visibilité de l'invisible. L'imagination mythique, à la fois transparente et intraduisible, répond au devoir d'universelle

manifestation, que méconnaît le dualisme actuel de la poésie et de la philosophie. Les symboles mythologiques sont des corps idéaux, plus authentiques que les corps réels, car, encore une fois, n'est vraiment réel que ce qui représente l'esprit, et non ce qui se répète machinalement selon certaines formalités de lieu, de temps et de constance.

... L'origine de la poésie se trouve dans la joie de manifester en un monde ce qui est hors de lui (IV, 174).

... Le sens de la poésie a beaucoup d'affinités avec le sens mystique. Il représente l'irreprésentable, il voit l'invisible, il touche l'impalpable (II, 299).

Pas de corps sans âme : quand je donne à ce qui est commun un sens auguste, à ce qui est ordinaire un aspect mystérieux, à ce qui est connu la dignité de l'inconnu, au fini une perspective infinie, je le romantise. Inverse est l'opération pour l'auguste, l'inconnu, le mystique, l'infini... il reçoit une expression familière : pas d'âme sans corps (III, 46).

Absolutiser, universaliser, classer le moment individuel, la situation individuelle, c'est romantiser. Le poète infini chaque chose par son rattachement approprié à tout le reste : l'individu vit dans le tout et le tout dans l'individu. Ainsi s'établit une extrême sympathie, coactivité et communauté du fini et de l'infini (III, 176).

Pas de corps sans âme... La mythologie est une libre invention poétique, qui symbolise le plus diversement possible la réalité (III, 30).

Pas d'âme sans corps... Tout comme dans les Écritures sont consignées les histoires de la révélation, la vie d'un monde supérieur se reflète dans la mythologie avec la plus grande diversité en des poèmes merveilleusement inspirés.

Schelling et Schlegel ne diront pas autre chose :

« Qui cherche une mythologie universelle doit s'emparer des aspects symboliques de la nature et laisser de nouveau les dieux en prendre possession et en remplir le contenu. »

« Il manque à la poésie moderne une symbolique de la nature. Ce ne sera plus, comme dans l'Antiquité, un produit de l'imagination spontanée, surgi de la contemplation du monde sensible, mais un chef-d'œuvre de l'art, tiré des profondeurs mêmes de l'esprit. »

L'esprit dispose des mythes comme il dispose de la nature elle-même. Une mythologie artificielle est-elle possible ? Oui, si le dualisme de la Nature et de l'Esprit, de la Physique et de la Psychologie est illusoire et s'il faut le surmonter...

La fable ne doit pas être subordonnée à des fins didactiques, mais, sous peine de pétrifier la pensée et de lui interdire d'aller plus

loin, librement significative. Elle prend valeur poétique quand elle cesse d'être une expression partielle et isolée, quand elle est euphonique, juste et précise, quand elle s'exprime pour le plaisir d'exprimer sans être subordonnée à ce qu'elle exprime, bref quand elle s'avère un parfait produit de la faculté supérieure du langage (II, 236).

Qu'est la mythologie des anciens ? Un conte, un monde vivant, bizarre, inconséquent, bariolé : surtout rien de didactique, pas de poupées, pas de « types », la plus grande diversité dans la peinture des caractères (III, 283).

Qu'est la mythologie chrétienne ? Un conte infiniment varié : histoire, poésie, tout est mêlé... Au début, un enchantement, puis la rédemption merveilleuse... La Bible commence magnifiquement au Paradis, symbole de la jeunesse, et elle s'achève sur la vision du royaume éternel, de la cité sainte... La vie de Jésus est tout aussi certainement un poème qu'une histoire, et, d'une manière générale, l'histoire qui se peut convertir en fable est la seule vraie histoire... L'histoire, véhicule de l'esprit qui fut, de la liberté d'autrefois, doit être galvanisée par l'esprit vivant. Le Saint-Esprit continue la Bible en perpétuelle croissance (II, 296-298).

Toutes les mythologies ont charmé Novalis, en particulier les mythologies de l'Orient. L'Inde l'a fasciné plus que l'hellénisme.

Est-il une œuvre d'art qui ne soit mythe, révélation philosophique et morale ? signe visible du poétique dans les phénomènes ? instrument intégral de l'esprit ? verbe de Dieu ?

L'œuvre poétique de Novalis tient-elle toutes ses promesses ? Ce jeune homme qui s'étudiait encore a-t-il pu s'accomplir ? Les *Hymnes à la Nuit* pressentent ses intentions encore latentes, réveillent des harmonies secrètes avec ce qui a été plus tard sa poésie magique. Comme il est dit dans le prologue de la deuxième partie *d'Ofterdingen*, la tristesse et la volupté, la mort et la vie se confondent ici dans une étroite sympathie ; le goût du brisement de cœur y tourne à une voluptueuse consommation de la mort d'autrui. Ces hymnes, pourtant remaniés bien après coup, transcrivent une expérience plus spirite que magique.

En 1800, Novalis lit Bœhme : c'est un printemps avec son jaillissement de sources effervescentes, de sèves et d'énergies naturantes, qui du centre à la périphérie, engendrent les diverses apparences de l'univers. Cette lecture le décide à remanier les *Disciples à Sais*, pour leur donner une signification plus symbolique, dit-il. Pourtant, les Voix mystérieuses et aériennes qui « profèrent » dans les *Disciples*, avec une pureté toute musicale, ne s'élèvent et ne parlent que lorsqu'elles sont inspirées. Les personnages,

désencombrés de leur corps, sont réduits à leur voix. Nulle suite, nulle liaison à leur symphonie. On sent que les paroles contiennent autant de réalité qu'une branche, un fruit, une fleur. La rose des vents de l'esprit désappropriée de sa réalité temporelle le poète lui-même : il est partout où l'esprit souffle. Mais le symbolisme magique tout près de se trouver se cherche encore : les *Disciples* en dépit du conte d'Hyacinthe et d'Églantine, n'en sont pas un échantillon.

Henri d'Ofterdingen répond seul à la conception du roman et du conte magique. Malheureusement c'est une œuvre avortée. Hegel lui a reproché, non sans raison, ses personnages sans personnalité, ses figures incorporelles, ses situations creuses. Il incrimine la conception même du roman, qu'il tient pour non-viable. Mais les amis de Novalis, qui à la première lecture trouvèrent *Ofterdingen* dépourvu de jaillissement, s'en prenaient à une défaillance de l'auteur. Hegel oubliait que les fées n'ont pas d'ombre. Et Novalis qu'elles en sont insaisissables. Il avait pourtant senti qu'il faut être vif à les surprendre : la volonté magique au début de son apprentissage est lente à se déraider, le ton naturel en est faussé, d'où un désagréable, sentiment d'affectation et d'artifice (III, 52).

N'est-il pas possible d'entrevoir par éclaircies notre vie en dehors de nous-mêmes, telle qu'elle rayonne de nous et pourtant redécouverte au hasard de nos fortunes ? Car peut-être dans notre univers tout est exprimé, tout. L'esprit, conduit par la nature à une perpétuelle preuve de soi et réciproquement à mesure qu'il s'approfondit coïncidant toujours davantage avec l'histoire cosmique, est-ce là une tentative qui se dérobe à l'expression ? Il ne semble pas. Seulement, à peine Novalis a-t-il affirmé cette possibilité qu'au lieu d'attendre de ses rencontres avec le merveilleux la fraîcheur de l'inspiration, il dispose des événements et des personnages. « Nature passive du héros de roman, écrit-il. Il est l'organe du poète qui a écrit le roman. » Aveu d'un vice sans rémission. On prend partout Novalis à nouer et dénouer les fils. L'intention didactique partout manifeste, avec çà et là un certain accent paradisiaque d'un Mentor trop optimiste, pervertissent cette organisation naïvement méticuleuse d'un rêve cosmique...

Ici s'interrompt le chemin vers Saïs, à la recherche de l'arbitraire illimité de l'esprit. Novalis n'a pas réussi à hypnotiser l'univers. Mais il a ensorcelé le romantisme allemand et, par son intermédiaire, le climat poétique de la littérature ultérieure¹.

¹ Les références renvoient à l'édition Minor (Iéna, 1907). J'ai utilisé toutes les fois que je l'ai pu les textes traduits par MM. Maeterlinck, Claretie, Lichtenberger et surtout Spenlé.

LA WARTBURG

PAR LA COMTESSE IDA DE HAHN-HAHN
[1805-1880]



La Wartburg, septembre 2017, photo : Jean Moncelon.

1. Introduction.

Silencieuse et pensive, j'avais traversé le Thüringerwald ; mon œil s'arrêta, plein de désirs sur la Wartburg à l'air imposant.

Que ses murs sont déserts ! Qu'elle est déchue de son ancienne magnificence ! La nature même semblait en deuil de ne plus y voir que d'oisifs voyageurs.

Jadis, dans ces temps de poésie où les Champs de l'Allemagne étaient parcourus en tous sens par de fidèles troubadours, qui faisaient retentir les montagnes et les plaines de la louange des femmes et de leurs chants d'amour.

La vie était plus animée, plus gaie dans ce château aujourd'hui solitaire ; elle était telle que la font la poésie et l'amour, qui enlèvent au ciel sur les ailes du plaisir celui qui jouit de leurs faveurs.

Hélas ! tout a disparu ! un profond silence règne de tous côtés ! – Là l'écuyer a brandi son épée ; là le troubadour a chanté. – Exploit et chant dorment dans le même oubli.

Seulement de bonnes vieilles légendes nous apprennent ce qui s'est passé et la bouche fidèle du chanteur transmet à travers les siècles la peinture des temps anciens.

Car où la poésie a régné, où sa douce parole a retenti, son charme ne se refroidit jamais ; le temps ne peut rien sur lui, il vit à travers les âges.

Château à l'air grave et sévère, que j'aimerais à chanter à tes fêtes un chant qui réfléchit sur tes murailles comme les rayons d'or du soleil à travers le voile d'un brouillard d'hiver !

Mais mes forces me trahiraient dans une si grande entreprise. Puissent seulement mes vers, dans leur existence éphémère, voltiger autour de tes créneaux comme un papillon aux mille couleurs.

2. L'invitation.

Accourez à la joyeuse fête, troubadours, hâtez-vous d'accourir. Plus le nombre des hôtes sera grand, plus le tournoi sera brillant. Le landgrave de Thuringe, le comte Hermann, a fait annoncer au loin un combat d'une espèce singulière.

Il ne s'agit pas de s'avancer hardiment contre son adversaire, l'épée et la lance au poing, ni de parcourir un vaste espace dans une danse guerrière ; la terre ne boira pas le sang de braves héros ; la fureur du combat ne mouillera pas de larmes de beaux yeux.

Chose merveilleuse ! les combattants ne seront armés que de la lyre et de la harpe ; aux troubadours seuls il est donné de faire les frais de la fête. Ils ne lutteront que par la douceur de leurs chants. Une douce parole de la comtesse sera le prix du vainqueur.

Chacun est le bienvenu, pourvu qu'il sache faire résonner les cordes de la lyre ; il est reçu comme un hôte, les seigneurs eux-mêmes prennent soin de lui. Qu'il soit Guelfe ou Gibelin – on ne s'en inquiète guère, qu'il soit seigneur ou serf – qu'importe s'il est troubadour.

Et celui qui chantera le mieux, sera le roi de la fête, les vivats retentiront en son honneur ; ce sera lui qui ouvrira les danses. Peut-être pour lui battra le cœur de plus d'une charmante femme ; les hommes plus graves le traiteront avec amitié et respect.

Joyeuse couronne de la poésie, tu ne pèses point sur le front ; tu es suspendue au-dessus d'un trône fantastique ; tu brilles de l'éclat des roses. Celui sur la tête duquel tu frémis, jouit d'une gloire immortelle et il ne t'échangerait pas contre le diadème des rois.

Voilà pourquoi les portes de la Wartburg sont toutes grandes ouvertes, voilà pourquoi une foule d'étrangers y accourent de tous les pays. Les montagnes de la Thuringe sont couvertes de brillantes cavalcades ; on dirait les fleurs de deux printemps.

3. Le matin dans les montagnes.

Le frais zéphire du matin se joue dans la tête sévère des chênes, il soupire dans les feuilles du bouleau, et à son souffle se balancent les branches qui viennent de se couvrir de feuilles nouvelles. De joyeux oiseaux, riches de mélodies et d'amour, se bercent dans leurs nids suspendus aux bras vigoureux des arbres de la forêt.

Les abeilles bourdonnent en allant butiner. Celui qui vit du parfum des fleurs, ne craignit jamais la famine. – Le ver reparaît à l'éclatante lumière du jour, et le ruisseau de la forêt danse capricieusement sur le flanc de la montagne ; on dirait la danse des Elfes.

Le roc lui-même se pare de mousse ; la saxifrage et le muguet s'élançant de crevasses, semblent vous saluer amicalement. Ça et là brille le mica aux couleurs variées. – Est-ce une goutte de la rosée matinale ? – Est-ce une pierre précieuse ? – L'œil ne le distingue pas bien.

Mais richesse, délice et vie règnent dans le monde des montagnes. Tous les éléments semblent y créer à l'envi. Là les vents sont plus purs, la lumière du soleil plus vive, les plantes plus parfumées, les ruisseaux et les sources plus fraîches.

O belle matinée des montagnes, je te bénis ! De notre cœur fuient les soucis même quand le chagrin nous assiège. Nos sens secouent leur torpeur ; la paix et le repos nous rafraîchissent de leur souffle. Ici, sur le sommet crénelé des montagnes, nous sommes plus près de la divinité.

4. Le réveil.

Couché sur un tendre lit de mousse dans une fraîche grotte du rocher, avec une pierre pour chevet, repose un beau jeune homme,

plongé dans un paisible sommeil.

Les sombres boucles de sa chevelure brune voltigent autour de son front fier et pâle ; la douce voix du vent du matin semble murmurer à ses oreilles des paroles d'amour.

Il rêve. Un mauvais démon lui tend la main avec un empressement satanique ; mais un ange éclatant de lumière le protège contre ses embûches.

Deux femmes vêtues de noir et couvertes de voiles blancs s'avancent silencieusement vers lui ; les yeux pleins de feu de l'une d'elles, annoncent une âme énergique.

L'autre est sa suivante – Si toutes deux se promènent ainsi seules, c'est par plaisir, non par nécessité.

La belle dame abîme ses regards du ciel vers la terre ; elle détourne la tête en frissonnant, comme si elle apercevait la mort sur un tombeau.

Sur le rocher où dort sans souci le jeune homme, rampe lentement un serpent venimeux qui le guette.

Mais rapide à se décider, elle lui barre le chemin ; et sans tirer le jeune étranger de son rêve, d'un coup de pierre elle coupe le reptile en deux.

Elle veut alors s'éloigner comme elle est venue ; mais une force magique l'enchaîne à cette place ! – Pensive, elle se fraye un chemin à travers les broussailles. – Le beau jeune homme s'est éveillé. –

« Suis-je né sous une heureuse étoile ! s'écrie-t-il en regardant la dame avec admiration. Le ciel m'a-t-il élu comme le pasteur de Canaan ?

Je dors entouré de dangers, ici, sous la voûte bleue du ciel et ils fuient comme des songes légers, car les anges veillent sur moi ! » –

Les joues couvertes d'une rougeur brûlante, mais tranquille et sérieuse, la dame répond : « Je ne désirais pas de si grands remerciements ; aussi ne vous avais-je pas réveillé. » –

Puis elle le salue en inclinant doucement la tête comme une reine sur son trône, et elle s'éloigne d'un pied léger par le sentier de la forêt ; bientôt elle disparaît entre les arbres.

Il la suit des yeux – comme une divinité. Quand il ne la voit plus, il reporte son regard ébloui sur la montagne et la prairie.

L'éclat merveilleux scintille autour du sommet des arbres, resplendit dans le ciel, couronne la cime du rocher escarpé, illumine le cœur enivré du jeune homme.

Des pas de chevaux viennent le tirer de ses rêves fortunés. C'est un chevalier à la tête d'une troupe de ses valets.

A ses côtés on conduit une haquenée d'une blancheur éblouissante, couverte d'un riche harnais. – On voit qu'elle est habituée à porter une dame, quoiqu'il n'y en ait pas dans la troupe.

« C'est la femme de ce chevalier, » se dit en soupirant le jeune homme. Son cœur ému, brûlant, tressaillit d'une joie inquiète, comme la feuille à l'approche de l'orage.

Plein de jalousie, il attacha ses regards sur ce puissant chevalier. – Une rougeur ardente couvrit ses joues. C'était Wolfram d'Eschilbach.

5. Conscience de soi-même.

Illustre troubadour, mon luth, mes chants, mon cœur vont lutter avec toi. La crainte et l'inquiétude ne feront jamais taire le désir de la gloire, pas plus que les peines d'amour.

Si ton nom est répété du couchant à l'aurore comme un miracle de gloire, ne suis-je pas aussi au rang des plus célèbres troubadours ? La couronne de laurier ne ceint-elle pas aussi mon front ?

« Mon cœur, pourquoi bats-tu ainsi dans ma poitrine ? Est-ce l'amour, est-ce la souffrance qui te fait palpiter ? – Es-tu agité au souvenir de la céleste image ? Es-tu dévoré de la gloire ?

« Jamais, oh ! jamais ! – La gloire et l'amour se donnent la main comme deux jumeaux. Dans cette vallée de brouillards et d'obscurité, eux seuls descendent directement du ciel,

Puiser à la source qui ne tarit jamais, distribuer les biens inestimables de la bénédiction. A quelque degré que l'âme soit parvenue par ses efforts, elle n'est contente que quand elle a atteint le but.

« Bats plus fort, ô mon cœur ! – Ce n'est pas quelque désir

commun qui précipite tes pulsations rapides. – Les dieux se manifestent éternellement de la même manière, quoi qu'en disent les mortels.

« Les dieux se manifestent en celui qui se sent enlevé aux étoiles, pourvu que là-haut l'ivresse des désirs trouve à se rafraîchir en buvant à longs traits l'immortalité.

6. L'entretien.

« Allons, tu vises haut ; sois heureux, jeune homme. – Mais tiens bien la gloire dans tes lacs et l'amour dans ta main. C'est une marchandise sans grande valeur dans ce monde frivole ; mais si ta bourse est bien garnie, tu trouveras facilement à l'acheter. »

Ainsi parla un homme dont le regard et la parole pleins d'ironie pouvaient éblouir plus d'une jeune tête pour prix de l'enthousiasme. Ses yeux noirs étincelaient comme un feu follet au milieu de la nuit et ses cheveux gris étaient comme désordonnés par la tempête.

A son épaule était suspendu son luth par un cordon rouge. – Le dieu du chant avait-il vainement choisi une pareille demeure ? – Le jeune troubadour répondit avec fierté et froideur à l'étranger : « Allons, ne troublez pas plus longtemps mon chant ; continuez votre chemin. » –

« Tu me plais, ami, et ta hauteur ne m'émeut guère. Fais-moi place à côté de toi sur ce rocher. – Je vais vous céder la place tout entière ; car mon chemin me conduit encore loin. – Comme tu voudras ! – Tu m'accompagneras, je gage, jusqu'à Eisenach. –

« Oui je vais à la fête des troubadours. – Je sens mon cœur s'enfler d'un hardi courage quand je pense que les plus célèbres des poètes allemands s'y rassemblent. Je veux lutter à la Wartburg, tant que mes forces me le permettront, et vaincre avec l'aide de Dieu Wolfram d'Eschilbach lui-même. –

« Comment ? Tu te vois déjà vainqueur du chancre de Perceval et de Titirel – Tu es vraiment audacieux, ami. Pour lutter avec lui, tu dois être habile. Plus d'un nom perdra son éclat ou s'évanouira à côté du sien.

« Au ciel de la poésie allemande ne brille jamais qu'une étoile ; les autres, plus petites, se tiennent à distance du soleil éclatant. – Croyez-vous vraiment cela ? Alors vous vous trompez. Ou bien, espérez-vous me décourager ? Vous vous tromperiez encore.

« Je suis Henri d’Ofterdingen, et mon nom, déjà célèbre, jouit d’une réputation pure et brillante dans toute l’Allemagne. – Ofterdingen ? Celui qui vit à la cour du duc Léopold ? – Beaucoup de poètes sont allés à la gloire qui avaient pour tout mérite la faveur des princes. –

« Vous me connaissez, dites-moi que voulez-vous de moi ? Ne cherchez pas à ternir mon nom ; il fait l’ornement de mon peuple. Et si, par jalousie, vous voulez continuer à vous moquer de moi, que m’importe ; vos louanges ne me couronneraient pas, votre approbation ne me rendrait pas riche.

« Crois-tu ? – Eh bien ! nous verrons demain sur quelle note tu siffleras, quand tu me verras présider comme juge à la lutte, orgueilleux enfant. – Quoi ? vous seriez... – Oui, mon garçon, je m’appelle maître Klingsor. – Adieu, mes douces espérances ! il mettra Wolfram au-dessus de moi !

« Aussi haut que les étoiles sont au-dessus de la terre, elles qui nous contemplent d’une distance à laquelle on ne saurait atteindre. – Qu’on ne saurait atteindre ? – Non, vous ne me détournerez pas de mes projets. Allez en séduire d’autres. Votre force se brise contre la mienne.

« Adieu ! – Nous nous reverrons, sans haine et sans rancune au milieu des troubadours assemblés sous la protection du landgrave Hermann. Alors, maître, je vous forcerai à reconnaître que dans la noble Allemagne on peut chanter avec quelque gloire, sans être à la solde des princes. »

[À suivre]

LA PHILOSOPHIE ROMANTIQUE

Par Léon Noël

En octobre 1927, on commémore le centenaire de cette *Préface de Cromwell* qui, sans doute, est un peu le manifeste du groupe romantique français. Peut-être nous invitera-t-on

ensuite à célébrer, en février 1930, un autre centenaire, celui de la « bataille d'*Hernani* ». De l'une à l'autre de ces deux dates, nous revivons une révolution littéraire qui fait époque dans l'histoire des lettres françaises. Mais il semble que cette crise ne tienne que de très loin à l'histoire de la philosophie.

Relisons pourtant la célèbre préface. Qu'est-ce que ces vues ambitieuses sur les âges de la poésie, encadrées de vues plus ambitieuses encore sur « les trois grands âges du monde » ? Qu'est-ce encore, plus loin, que cette déduction, assez confuse d'ailleurs, où les traits de la poésie romantique sont rattachés à l'influence du christianisme ? La mélancolie, le réalisme, l'union du grotesque et du sublime dans le drame comme dans la vie, tout cela fruit d'une religion spirituelle qui montre à l'homme « qu'il est double comme sa destinée... qu'il est le point d'intersection, l'anneau commun des deux chaînes d'êtres qui embrassent la création ». Avec plus d'éloquence que de précision, Victor Hugo esquisse les grandes lignes d'une philosophie de l'art rattachée à une philosophie de l'histoire.

Or, il se fait que la plupart des idées de la *Préface de Cromwell* se retrouvent dans un ouvrage qui fut très répandu en France au moment où se développait le mouvement romantique : le *Cours de Littérature dramatique* d'Auguste-Guillaume de Schlegel².

Ce cours de Schlegel contient la formule décantée de toutes les idées qu'avec son frère Frédéric il a longtemps agitées dans une extraordinaire effervescence intellectuelle et sentimentale, au centre du groupe littéraire et philosophique qui se proclame l'école romantique allemande. Le cours d'Auguste-Guillaume définit la doctrine de ce groupe : doctrine à base de philosophie, partant d'une conception idéale des progrès de l'esprit pour fonder un tableau de l'histoire, une vue déductive du développement de l'art et des civilisations, une critique esthétique. Cette doctrine établit, entre autres, une antithèse entre l'art classique et l'art moderne ou romantique rattachée, comme celle de Victor Hugo, à l'influence du christianisme. Elle formule sur la technique du drame, sur l'œuvre

² Professé pour la première fois à Berlin, de 1802 à 1804, ce cours fut refait plus tard à Vienne en 1808, devant une assistance des plus brillantes, où l'on pouvait remarquer Mme de Staël, qui fut d'ailleurs en relations suivies avec Schlegel et le reçut chez elle. Le cours de Berlin, *Vorlesungen über schöne Literatur and Kunst*, resté manuscrit, n'a été publié qu'en 1884 par J. Minor. Le cours de Vienne, publié presque aussitôt par l'auteur, fut traduit en français dès 1813 par une cousine de Mme de Staël, Mme Necker de Saussure. Il se répandait en France quelques mois plus tard, en même temps qu'y pénétrait, derrière les armées alliées, le célèbre livre *De l'Allemagne*, de Mme de Staël.

des grands dramaturges la plupart des idées qu'on retrouve dans la *Préface de Cromwell*³. Je ne sais trop si cela suffit pour établir ce qu'en termes de critique on appelle une « dépendance littéraire » ; il me semble du moins qu'en nous occupant un instant de la philosophie qui inspirait Auguste-Guillaume de Schlegel nous ne serons pas trop loin du centenaire de cette année.

N'y a-t-il pas, en France, une philosophie romantique ? Peut-être, mais il n'est pas très facile de dire où elle est. Au même moment, à peu près, où se développe la crise littéraire, Victor Cousin remonte dans sa chaire de Sorbonne. En face de lui, il y a Bonald, pour ne citer que les noms qui soient à eux seuls des étiquettes⁴. Entre les deux, on pourrait mettre Lamennais, qui réunit leurs caractères opposés⁵. Mais des doctrines de ces maîtres au mouvement littéraire les relations n'apparaissent pas d'emblée. Quant aux tendances politiques et religieuses du romantisme français, tout le monde sait qu'elles ont varié, et l'on voudrait précisément demander à une philosophie la clef de ces variations, à supposer que cette clef existe.

Puisque la *Préface de Cromwell* nous a orientés vers le romantisme allemand, puisque nous y rencontrons une philosophie,

³ M. Louis Reynaud (*Le Romantisme. Ses origines anglo-germaniques*. Paris, 1926), écrit : « Victor Hugo reprend, en les déformant, mais reprend pour l'essentiel, toutes les idées maîtresses de Schlegel ». Il convient de noter que le cours traduit en français, le *Cours de Littérature dramatique* auquel M. Reynaud se réfère, ne contient qu'une allusion sommaire aux idées philosophiques que l'on trouve dans la première forme du cours de Schlegel tel qu'il fut professé à Berlin. Hugo ne pouvait connaître ce cours resté manuscrit ; il ne pouvait connaître non plus le cours, également resté manuscrit, de Schelling sur la philosophie de l'art. On y trouverait cependant des choses qui ressemblent à sa Préface. Ces idées étaient « dans l'air ». M. Maurice Souriau écrit, il est vrai (*Histoire du Romantisme en France*. Paris, 1917) : « L'influence allemande est inexistante... Il n'y a entre la *Préface* et la pensée allemande aucun lien réel. Les ressemblances ne sont qu'apparentes. » Mais, un peu plus loin, il dit, et ceci paraît très juste : « La *Préface* est dans l'air. Des germes venus des quatre coins du monde romantique s'y développent. » Notons en outre que le même auteur, dans une étude plus spéciale (*La Préface de Cromwell*. Paris, 1891), reconnaissait qu'Hugo pouvait avoir subi l'influence de Schlegel. Mais l'atmosphère commune nous suffit.

⁴ On sait que Cousin rentrait d'Allemagne et que son enseignement s'inspirait de Schelling et de Hegel. Quant à Bonald, on ferait de curieux rapprochements entre ses idées et celles de Herder.

⁵ M. Christian Maréchal a consacré plusieurs ouvrages à Lamennais. Il signale (*La Dispute de l'Essai sur l'Indifférence*. Paris, 1925) l'influence de Lamennais sur Hugo et Lamartine. M. Souriau lui fait écho. Mais Lamennais ne fait pas la théorie du romantisme.

quelles clartés peut-elle nous fournir sur l'essence du romantisme ?

L'objet des cours de Schlegel est avant tout littéraire. Mais ses théories esthétiques ne se fondent pas seulement sur l'immense érudition dont il fait montre. Avant tout, elles se réclament d'une philosophie. L'art romantique, c'est l'art des peuples modernes, des peuples chrétiens. Il s'oppose à l'art classique, qui est l'art des peuples anciens. Mais cette opposition historique repose sur le rythme nécessaire du développement de l'esprit qui se renouvelle et se retrouve en se contredisant. L'art a d'ailleurs une portée qui dépasse singulièrement la technique du style ; il doit révéler le sens profond des choses et ce sens est spirituel. Les ambitions de l'auteur ne s'arrêtent pas à la littérature ; son cours de Berlin se termine par une encyclopédie des sciences et la critique littéraire elle-même se rattache à toutes les branches du savoir. Cependant Auguste-Guillaume de Schlegel, quel que soit son talent d'exposition, n'a pas créé la vaste synthèse qu'il ordonne avec tant d'ampleur ; les idées qu'il systématise se sont plutôt formées autour de lui.

Sans doute elles viennent pour une part très large de son frère Frédéric, le brillant mais instable critique. Elles viennent aussi de leurs amis, dont, entre autres, le poète Tieck, et ce charmant Léopold [*sic*] von Hardenberg, Novalis de son nom littéraire, et cet étrange Georges Ritter, physicien aux ambitions mystiques. Mais au-dessus d'eux tous, de puissantes ombres philosophiques se penchent sur le berceau du romantisme allemand : Fichte, Schelling, Schleiermacher ; c'est à eux qu'il faut demander les concepts qui le définissent.

Fichte s'est trouvé un jour en opposition avec les romantiques. Mais si l'on ne songeait qu'à cette opposition, on s'exposerait à méconnaître certains aspects essentiels du mouvement. En vérité Fichte a été l'éveilleur du romantisme.

Tandis que la France agit sa grande Révolution, l'Allemagne – selon un mot fort juste – rêve la sienne. Elle regarde faire sa voisine ; elle laisse à ce spectacle s'exalter jusqu'au paroxysme les désirs qui la brûlent ; mais éparpillée en une poussière d'États, ligotée par mille petits tyranneaux, incapable d'agir, toute sa fièvre lui remonte au cerveau. A ce moment paraît Fichte.

C'est en 1794 qu'il est monté dans sa chaire d'Iéna, la chaire que le grand-duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar, prince éclairé dont Goethe est le ministre, consacre à l'enseignement de la grande nouveauté du XVII^e siècle finissant : la philosophie de Kant. Mais Fichte renouvelle cette philosophie. Là où le vieux maître de Königsberg semblait marcher à tâtons, par des chemins de hasard,

vers des conclusions divergentes, il coule d'un jet, à partir d'un principe unique, un système complet. Et quel fier point de départ est celui de sa réflexion. Trop longtemps l'homme a cherché autour de lui, dans un monde-hostile, dans un ciel lointain, sa vérité et ses dieux. Qu'il rentre en lui-même : c'est là qu'est la source de la vérité et de l'être. Je dis la source, car il ne s'agit pas d'une formule morte, objet d'une inerte contemplation. Au fond de la conscience, à peine voilé par le détail de la vie quotidienne, clairement dégagé par l'abstraction du philosophe, se pose l'acte primordial : « *Ich bin Ich*. Je suis moi. – *Das Ich setzt sein eigenes Ich*. Le moi pose son propre moi. »

Steffens raconte dans ses mémoires comment débutait la première leçon du cours de Fichte à Iéna. Le professeur invitait ses élèves à penser un objet élémentaire, le mur de la salle : *Meine Herren, denken Sie die Wand*. L'opération leur réussissait sans trop de peine. Mais le maître reprenait : *Nun meine Herren, denken Sie denjenigen der die Wand gedacht hat* ⁶. Il s'agissait de saisir, dans son acte, le principe conscient, et Steffens nous dit comment à ce premier effort de réflexion les sourcils se fronçaient, les dos se courbaient, jusqu'au moment où quelques-uns redressaient le front d'un air vainqueur. Ceux-là étaient entrés dans la philosophie nouvelle ; ils échappaient à la tyrannie des choses ; ils commençaient à entrevoir le principe divin qu'ils portaient en eux-mêmes.

Oh ! sans doute, il ne s'agissait pas d'imaginer que le sujet immédiatement conscient, le moi de tous les jours et de tous les instants, le moi individuel de chacun de nous, fût le principe créateur de l'Univers. Et pourtant le moi fondamental n'était pas non plus une réalité distincte du moi conscient. Pris en lui-même et pour lui seul, il n'était qu'une pure forme abstraite et vide, il ne se réalisait que dans et par les consciences. En elles il montait, de progrès en progrès, vers le terme infini de son actuation. En elles, en vérité, Dieu se faisait.

Sans doute encore le monde extérieur préexiste à la conscience que j'ai de sa présence. Mais avant cet acte déterminé de ma conscience achevée, une activité que j'ignore mais qui ne m'est pas étrangère a produit tous ces termes que je perçois ensuite. Activité inconsciente de l'imagination créatrice, elle précède l'éveil de mon individualité ; elle ne s'oppose pas à moi.

[À suivre]

⁶ « Messieurs, pensez le mur » – « Maintenant, Messieurs, pensez ce qui vient de penser le mur ».

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents biographiques

- Le parc du château d'Oberwiederstedt (Saxe-Anhalt).

Documents littéraires et témoignages

- Claude Estève, « Vers Novalis » (suite et fin), *Revue d'histoire de la philosophie*, 4/1930.
- *La Wartburg*, par la comtesse Ida de Hahn-Hahn, *Revue germanique*, novembre 1936.
- Léon Noël, « La philosophie romantique », Académie royale de Belgique, 1^{er} août 1927, *Revue philosophique de Louvain*, 1927.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2018